Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

9 | 2009

Varia

En guise de Préambule

Magali Soulatges

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/532>

DOI : 10.4000/anabases.532

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2009

Pagination : 278-285

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Magali Soulatges, « En guise de Préambule », *Anabases* [En ligne], 9 | 2009, mis en ligne le 01 mars 2012, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/532> ; DOI : 10.4000/anabases.532

Ce document a été généré automatiquement le 14 novembre 2019.

© Anabases

En guise de Préambule

Magali Soulatges

- 1 Cet atelier trouve son origine dans le ridicule de la vie. *Ridiculum Vitae* : sous ce titre parodique, détournement bouffon du prosaïque *curriculum vitae*, le poète belge Jean-Pierre Verheggen donne en 1994 l'un de ses plus truculents recueils¹, où s'affirme, ici exacerbée, la radicalité de l'auteur « qui merdRe² » vis-à-vis de « l'Institution », de « l'Établissement », de « l'Art officiel³ », lorsque ceux-ci prétendent décider de la langue, en particulier poétique. Trois types de pièces, donnant lieu à autant de pastiches du genre, charpentent de manière lâche sinon volontairement aléatoire *Ridiculum Vitae* : des éloges, des portraits de l'artiste, un manifeste ; ils interfèrent parfois – les « Portraits de l'Artiste en portraits de l'artiste » (V) portent par exemple le sous-titre *Éloge du portrait de l'artiste*. Mais le poète ne s'écarte pour autant pas de ce qui semble son projet initial et sert de fil directeur au recueil : l'invitation à « mettre les bouts, changer de cap, emprunter d'autres routes », appareiller pour un « voyage à travers les mots » censé confondre les « écrits-vains⁴ » et leur substituer un authentique verbe créateur, re/ré-créateur.
- 2 Voyage à maints égards subversif, entrepris dans une langue proprement délirante, où l'exubérance le dispute à chaque instant à la provocation : jeux de mots, calembours, contrepets, lapsus, à-peu-près, déformations, détournements de sens... explorent avec une irrévérence alerte des territoires vite gagnés par l'humour le plus mordant, la dérision la plus corrosive, et où la « poésie affadie⁵ » – entendre : de facture traditionnelle et normative – paraît ne plus pouvoir survivre que pastichée, parodiée, mise à mal. Pour autant, Verheggen n'invente pas *ex nihilo* une nouvelle langue poétique ; il réinvente plutôt celle, française, qui lui fut apprise et qu'il enseigna un temps, la mâtinant ici de brabançon (wallon, notamment), là de « mots rares et bon latin⁶ » ou encore de grec, en un métissage sans complexes n'ayant d'autres maîtres que l'impératif humoristique et la démesure⁷, pour des effets « carnavalesques⁸ » qui ne reculent pas à l'occasion devant un peu de scatologie, et beaucoup d'obscénité. Le tout sans la moindre – car elle serait stérilisante – obligation de résultat : « Tout dire ! Tout parler ! Oser ! Tout écrire ! Tout sembler réussir pour mieux finir par tout rater ! Tout échouer et en rire ! Tout oser⁹ ! »

- 3 Entre humour potache et irrévérence assumée à l'endroit des modèles anciens, le portrait de l'artiste « en Traducteur Judas¹⁰ » vient plus particulièrement revisiter les Humanités classiques (et scolaires) en écorchant au passage l'un de leurs plus populaires véhicules : le Petit Larousse. Bousculant le mythe des « pages roses », Verheggen-Judas y propose une relecture désopilante, bien qu'inégale dans ses trouvailles, de quelques citations latines jusque-là respectables, blocs erratiques d'une référence érudite dont la mémoire aurait été partiellement perdue. Déchu de son piédestal poétique, Lucrèce par exemple, que plus d'un jeune latiniste eût assurément aimé pouvoir traduire avec autant de liberté, s'y trouve ainsi réinterprété sans trop de scrupules sémantiques par un glosateur *in fine* convaincu que les « petites erreurs [...] font les plus fidèles traductions¹¹ » :

Suave mari magno

Elle avait un mari tout à fait suave en maillot, sur la vaste mer (Lucrèce)¹².

- 4 À l'opposé, une image biblique dépouillée comme celle de l'abîme appelant l'abîme se retrouve promue au rang supérieur de poésie hermétique par l'adjonction d'un énigmatique supplément d'âme mallarméen :

Abyssus abyssum invocat

Le byssus, le baiser, l'involucre et le bel aujourd'hui¹³.

- 5 Entre les deux pôles les plus élaborés, stylistiquement parlant, de ces ironiques « exercices spirituels de traduction¹⁴ » mais investies d'une même joyeuse impertinence vis-à-vis des lettres antiques, bien d'autres facéties viennent s'adonner aux « belles infidèles » ; elles contribuent à dessiner au fil de la plaisanterie faussement détachée les contours d'un discours sans concession sur la culture savante, ses processus (notamment de transmission), ses finalités ainsi que ses usages parfois dévoyés, comme lorsqu'une mémoire fidèle des langues anciennes, devenant posture, confond innutrition féconde et snobisme intellectuel stérile¹⁵.
- 6 De fait, Jean-Pierre Verheggen occupe dans le champ littéraire une place largement associée à sa participation entre 1969 et 1993, dans le sillage critique de *Tel Quel*, à l'aventure libertaire du groupe TXT et de sa revue avant-gardiste, ainsi qu'à sa dénonciation radicale et récurrente du diktat contemporain des « mots de la tribu », cette « langue de la communauté » corsetée par la norme. Dénonciation dans laquelle le poète emporte d'ailleurs parfois d'autres modernes comme lui, tant la tentation de substituer de nouveaux dogmatismes aux anciens peut s'avérer forte même chez les plus circonspects. « Moquez-vous de toute autorité ! Anarchisez tout ! » continue de proclamer, après l'auto-sabordage de la revue, le *Manifeste cochon* de *Ridiculum Vitae*¹⁶. Dépassant la question du genre, et incidemment celle de l'appartenance à telle ou telle obédience littéraire, la poésie de Verheggen s'affirme ainsi, et se réaffirme, dans une dimension polémique, comme le lieu privilégié où mesurer pleinement le « poids de la langue », mettre celle-ci à l'épreuve afin de « redonner à la littérature son vrai rôle : *fondatrice de langues vivantes*¹⁷ ». C'est dire combien les bouffonneries du traducteur-Judas ne peuvent être réduites à un simple dépoussiérage, sur le mode ludique, d'une culture antique passée par l'École et les pages roses ; c'est dire combien la citation latine ici réactivée, refondée, sert plutôt d'étai à un discours en creux, nourri des réflexions du groupe TXT sur les littératures « périmées » et la modernité, autour de la délicate question des héritages¹⁸.
- 7 De cette lecture en deux temps de *Ridiculum Vitae* est donc née l'idée d'explorer quelques-unes des manières dont on pouvait, hier ou aujourd'hui, « retrouver

l'Antiquité par ses mots », renouer ou simplement nouer, à proprement parler un *dialogue* avec elle ; mesurer l'héritage antique à l'aune de ses vocables transmis, reconquis ou égarés, en suivre pour autant que cela soit possible les traces dans ce voyage à travers les âges et les usages, les retrouver tels quels ou infléchis par la nuance, porteurs ou non de la mémoire de cette aventure, forts de leur origine ou près peut-être de tomber en désuétude, dans tous les cas associés à une histoire riche de ses déterminations comme de ses accidents, de ses lumières comme de ses ombres. Qu'un éventuel soupçon sur les attendus idéologiques d'une telle démarche soit d'emblée levé : chercher à retrouver l'Antiquité de cette manière, ce n'est en rien vouloir œuvrer à sa restauration. « Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière¹⁹... ». Mais la redécouvrir, oui ; la relire à partir des chemins lexicaux empruntés par elle pour nous parvenir ou s'esquiver parfois, et considérer les mots aussi bien dans leur(s) forme(s) que dans leur(s) sens comme la pierre de touche de ces « retrouvailles ».

- 8 « L'Antiquité retrouvée par ses mots » revient donc bien à se poser la question de sa réception, tout en s'intéressant à sa « mise en scène » par et dans un discours second, dans une perspective que l'on voudrait, sans exclusive, liée à la présence d'un imaginaire (au sens large) de cette Antiquité ; présence qu'un contexte historique et culturel particulier peut parfois expliquer – il est évident que le commerce quotidien de la culture Humaniste du XVI^e siècle avec les langues anciennes n'implique pas la même pensée de l'Antiquité que l'occasionnelle et mirlitonesque archéologie des savoirs chez Verheggen... Partant du principe qu'un imaginaire de l'Antiquité agit aussi dans la mémoire lexicale, fidèle ou faillible, que nous avons de celle-ci, cet atelier se propose ainsi de dépasser, sans pour autant se l'interdire ponctuellement, l'exercice attendu et rassurant mais un peu court ici de l'étymologie, en conduisant une réflexion diachronique sur le réinvestissement des mots anciens par de nouvelles significations issues de projections autant personnelles que collectives, stéréotypées qu'originales, normatives que subversives, sans limitation chronologique du champ d'investigation ouvert. En d'autres termes, il s'agira d'envisager les mots de l'Antiquité en tant qu'espace et enjeu de représentations non exclusivement linguistiques, mais où ces mots *cristallisent* symboliquement les choses, dans une interrogation que préciseront les orientations suivantes²⁰ :
- 9 1. Le mot comme *re-présentation*, quand *re-* fonctionne en préfixe de substitution (*re-presentatione* : l'image tenant lieu de la chose, la figurant).
- 10 Les mots sont ici regardés comme jouant, en une sorte de *mimesis* référentielle, quelque chose de l'Antiquité, qu'ils transmettent ou ressuscitent en le convoquant par la langue. Ainsi en va-t-il dans *Ridiculum Vitae* de la citation quasi canonique de Lucrèce, qui s'impose en première lecture comme le rappel malicieux d'un souvenir scolaire d'apprenti latiniste ; de même l'inévitable *Errare humanum est*, cocassement glosé par « Il est rare qu'il ne fasse pas humide en Belgique. », se devait-il de figurer dans le florilège verheggenien, parce qu'il confine au paradigme de la philosophie latine d'inspiration scolaire. C'est là la partie la plus directement historique, « archivistique », de la recherche envisagée. Dans cette perspective plutôt philologique seront par exemple accueillies des contributions sur les héritages lexicaux (isolés ou par champs), les transferts remarquables ou manqués de mots et expressions, les étymologies avérées, improbables ou louches, etc.

- 11 2. Le mot comme *re-présentation*, quand *re-* fonctionne en préfixe d'intensité (*re-praesentare* : l'image redoublant la chose).
- 12 Les mots sont ici appréhendés dans leur faculté à être renouvelés et investis de sens autres que leurs sens premiers ou les plus évidents, à valoir comme *signes* donc. Pris dans le jeu des connotations et des « sympathies », ils s'offrent, quand ils n'en sont pas le soubassement, en révélateurs (ou au contraire en écrans) d'une sensibilité, d'une pensée, d'un idéal projetés sur leurs horizons sémantiques. De vocation dialogique, ces mots-là travaillent et mettent au jour une relation posée ou un lien maintenu entre deux « locuteurs » et deux époques via toute l'épaisseur d'une histoire, jusqu'à constituer parfois, diversement revendiqué, un véritable « discours sur ». Discours sur les modèles et leur imitation, par exemple, dans le cas des traductions traîtresses de Verheggen, qui en revisitant par la dérision la pratique de la citation latine et celle de la traduction, apportent de manière originale leur contribution à la réflexion théorique militante du moment sur le rapport des avant-gardes au passé et à la « bibliothèque²¹ », selon la belle formule de Christian Prigent²². Dans cette perspective plus large que celle du *rem-praesentare* seront rassemblées des contributions sur les mots de l'Antiquité où se concentrent des « mythologies » personnelles ou collectives, des « fantasmes » de cette Antiquité revue et corrigée en fonction d'enjeux précis et particuliers, encore à découvrir peut-être.
- 13 3. Le mot comme *re-présentation*, quand *re-* fonctionne en préfixe à la fois de substitution et d'intensité (*rem/re-praesentare* : l'image recréant la chose, ie reconstruisant l'Antiquité dans un acte à proprement parler *poétique*).
- 14 Les mots ici considérés sont ceux dans lesquels les « inventeurs » de toutes origines, écrivains, artistes, etc., identifient d'abord des qualités formelles, graphiques et sonores, puis sémantiques ; et partant, une aptitude à engendrer de la matière poétique, de la pensée créatrice, de l'émotion esthétique, autrement dit à susciter une *réinvention* motivée. Éléments sources d'une alchimie poétique, d'une inspiration, ces mots à déplier parce qu'ils prêtent à la digression instaurent un commerce avec un passé revisité et transformé en un espace « à l'antique », cadastré par la langue ancienne. Dans cette perspective résolument littéraire, au sens des *litterae*, place sera donnée à des contributions sur l'imaginaire et les usages esthétiques de l'Antiquité, associés à une « rêverie sur les mots ». Cette dimension-là, pour reprendre notre exemple, n'est naturellement pas absente de la démarche, « politique » par ailleurs, de Verheggen dans *Ridiculum Vitae*²³. On peut en juger par la présence, ponctuellement, d'une double traduction pour une même citation, ou par ces (ré)interprétations à l'évidence fondées, même dans la dérision, sur un travail attentif au « souffle » ou au « grain » des mots, à égalité avec leur potentiel paronymique et signifiant :
- Adhuc sub iudice lis est*
Je lissais sous sa jupe son muscle adducteur.
Non possumus
L'opossum ne veut pas.
Sol lucet omnibus
Lucette était toute seule sur la plate-forme arrière de l'omnibus²⁴.
- 15 Concrètement, nous souhaiterions que cet atelier « L'Antiquité retrouvée par ses mots » dessine un espace ouvert, composé d'une suite libre et souple de contributions variées procédant « à sauts et à gambades » ; qu'il recoure à des formes affranchies de toute contrainte rédactionnelle académique (comptes-rendus, courts essais, billets d'humeur, mises au point, anecdotes, méditations...) et offre des vues aussi bien descriptives

qu'analytiques ou critiques, érudites ou plus « sensibles », attendues ou plus originales, sérieuses ou plus détachées... ; qu'il propose autant d'échappées vers des domaines et des sujets eux-mêmes variés, relevant de l'histoire, la sociologie, la philosophie, la linguistique, la littérature, les arts... ; enfin, qu'il s'intéresse à toutes les périodes de l'histoire depuis l'Antiquité. On aimerait convoquer ici l'image, chère aux antiquaires d'Ancien Régime, du « cabinet de curiosités », lieu de synthèse, sous l'hétéroclite, d'un même goût pour ce qui peut retenir l'attention et susciter des interrogations, goût partagé par des collectionneurs *amateurs*, dans le plus noble sens du terme. Un cabinet de curiosités lexicales, thésaurisant des pièces insolites et « remarquables » rapportées d'ambulations diverses dans les langues anciennes et mettant au jour un héritage oblique, à travers son imaginaire « verbal », de l'Antiquité : c'est ce que voudrait tenter d'être, au sein d'*Anabases*, l'atelier « L'Antiquité retrouvée par ses mots ».

- 16 Par cette voie particulière de la langue, susceptible de débusquer une « présence » singulière dans la permanence ou la résurgence de résonances lexicales et dans l'acte d'appropriation ou de réappropriation des mots, c'est une autre forme, insolite peut-être, de la réception de l'Antiquité que se propose donc d'analyser, mesurer, juger, partager ce nouveau « chantier historiographique » d'*Anabases*, en accord avec l'objectif fondateur de la revue : interroger nos cultures et nos façons de penser à partir de nos héritages, d'un bout à l'autre de la Méditerranée et de l'Antiquité au présent. Ou, croisant les préoccupations des historiens en s'inscrivant pleinement dans une réflexion sur la temporalité : « interroger à la fois la différence qui nous tient à distance d'une pensée où nous reconnaissons l'origine de la nôtre, et la proximité qui demeure en dépit de cet éloignement que nous creusons sans cesse²⁵. »

NOTES

1. *Ridiculum Vitae*, La Différence, 1994 ; avec Artaud Rimbur (publié en 1990), Gallimard/Poésie, 2001 (notre édition de référence). Pour *Ridiculum Vitae* ainsi que pour l'ensemble de son œuvre, Verheggen reçoit en 1995 le Grand Prix de l'Humour Noir Xavier Forneret.

2. C. PRIGENT, *Ceux qui merdRent*, P.O.L., 1991.

3. *Ridiculum Vitae*, II ("Entre Saint-Antoine et San Antonio. [Manifeste cochon]"), p. 90.

4. *Ridiculum Vitae*, respectivement II, p. 99, VIII ("Nous irons à Valparigot. [Éloge du voyage à travers les mots]"), p. 185 et I ("Entre Saint François-Xavier de Verviers et la vulgarité. [Éloge de Madame le Professeur]"), p. 89.

5. *Ridiculum Vitae*, II, p. 98.

6. *Ridiculum Vitae*, IV ("Excès Homo. [Éloge de la démesure]"), p. 125.

7. À l'instar de la IV^e pièce du recueil, qui revendiquait l'*hybris*, la VI^e clame les bienfaits de la parole intarissable ("Logorrha-Bouffe/Ouverture. [Éloge de la logorrhée]").

8. La catégorie du carnavalesque, définitivement bornée par les travaux de M. Bakhtine sur Rabelais, figure quasi tutélaire du groupe avant-gardiste TXT, est régulièrement convoquée dans les analyses de l'esthétique verheggenienne pour expliquer l'hypertrophie des discordances langagières produites en chaîne par le poète. Voir par exemple la stimulante lecture menée par

J.-M. Klinkenberg en appendice de l'édition chez Labor (1991) de *Pubères, Putains ; Porches, Porchers et Stabat Mater*, ou encore le chapitre que C. Prigent consacre à Verheggen ("Dans le carnaval de l'Histoire") dans son ouvrage *La Langue et ses Monstres*, CADEX Éditions, 1989, p. 135-152. Verheggen lui-même revendique cette dimension de son œuvre poétique, y compris dans *Ridiculum Vitae* : « Je préfère cette atmosphère de carnaval – qui est une autre façon de se faire chair – fût-elle obscène et caricaturale, à tout cet univers de crimes et châtements ! » (IV, p. 135).

9. *Ridiculum Vitae*, II, p. 90.

10. *Ridiculum Vitae*, V, p. 159-166.

11. *Ridiculum Vitae*, IV, p. 132.

12. *Ridiculum Vitae*, V, p. 161.

13. *Ridiculum Vitae*, V, p. 160.

14. *Ridiculum Vitae*, II, p. 102.

15. Quelques traductions particulièrement incisives témoignent d'une charge encore plus radicale, quoique moins systématique, à l'endroit de la religion ou de la politique, parfois les deux en même temps. Dans sa très libre traduction de « *Rerum novarum* » par « Je pisse beaucoup mieux avec mon nouveau rein. » par exemple (p. 159), on peut penser que Verheggen écorche aussi bien le texte fondateur de la doctrine sociale de l'Église, l'Encyclique de 1891 de Léon XIII, que l'adossement à sa *doxa* de la Ligue Démocratique Belge, selon des attendus qu'une plus ample et plus subtile connaissance de l'histoire politique de la Belgique permettrait sans doute de mieux apprécier.

16. *Ridiculum Vitae*, II, p. 100. Voir aussi p. 101 : « Soyez toujours plus individu Alice au Pays des Merveilles de la Langue ! Ne vous fiez en aucune autre croyance ! Situez-vous dans cette seule mouvance ! »

17. « Le poids de la langue » est le titre, et l'objet, du n° 11 de la revue *TXT*, 1979. Lire plus particulièrement les deux contributions liminaires de C. Prigent ("Ce que pèse la langue", p. 4-6 ; citation p. 5) et de G.-G. Lemaire ("Le poids de la langue", p. 7-8).

18. Il est un fait qu'une ambiguïté de nature réside dans le statut accordé (dénéié plutôt) à leurs prédécesseurs par toutes les avant-gardes, qui rarement pratiquent une politique de la table rase, malgré des déclarations souvent péremptoires sur une nécessaire liquidation du passé. Le rapport à la tradition et aux anciens, la question de leur lecture et de leur citation, celle des « modèles » et des emprunts – qui réactivent dans le fond une Querelle bien connue – peuvent se révéler les signes d'une doctrine paradoxale, qui du bout des lèvres avoue aimer encore ce qu'elle prétend brûler. *TXT* n'échappe pas à cette équivoque : la problématique de l'héritage, des « classiques » notamment, apparaît de façon récurrente dans les colonnes de la revue, avec un caractère plus ou moins impératif selon les périodes. En 2000, alors que le groupe est dissous et la revue interrompue depuis huit ans, C. Prigent revient encore pour son compte sur cette question, qu'il tente de clarifier en interrogeant moins l'idée de modernité (ou de post-modernité) d'ailleurs, que celle de nouveauté (*Salut les anciens, Salut les modernes*, P.O.L.). Voir aussi à ce propos l'analyse proposée par H. Marchal du dialogue instauré par Prigent avec les anciens pour définir une nouvelle temporalité esthétique ("Le coup du canon : Christian Prigent lecteur des anciens", *Libr-critique.com*, http://homepage.mac.com/philemon1/LibrcritiK/marchal_avant_garde.html =).

19. M. YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien (Carnet de notes)*, Gallimard/Folio, 1974, p. 342.

20. Il va de soi que cette distinction repose pour les besoins de l'exposé sur une ligne de partage artificielle, ces trois aspects de la représentation interférant la plupart du temps, mais à proportion variable, dans « l'usage » des mots antiques. Cf. l'exemple de Verheggen, intentionnellement suivi pour illustrer les trois axes de réflexion retenus.

21. PRIGENT, *Ceux qui merdRent*, p. 24.

22. Dans cet ordre d'idée, c'est un hommage paradoxal des plus spirituels, jouant à plein du télescopage des époques (Antiquité, Âge classique, époque(s) moderne(s)), qui paraît rendu au « monument » que représente, dans le panthéon littéraire, le « classique » Racine (du côté des Anciens dans la Querelle) : « *Honoris causa* / C'est la faute à la nourrice. » (p. 165). Quel lecteur en effet, doté d'un peu de bonne volonté culturelle, peut avoir oublié les invectives de l'altière « fille de Minos et de Pasiphaé » à l'adresse de sa nourrice Œnone, acte IV scène 6 de *Phèdre*, « la » tragédie qui quintessencie et sacralise le théâtre racinien (*Honoris causa...*), selon une certaine historiographie littéraire volontiers relayée par l'École ? Il n'est pas non plus interdit de penser que la formule « c'est la faute à », jouant elle sur la disqualification burlesque, convoque dans le même temps les « modèles » de Voltaire et Rousseau, à leur tour malmenés par le truchement de Gavroche.

23. Elle est érigée en principe de composition dans un petit conte à destination des enfants « à partir de 7 ans », co-écrit avec le dessinateur N. Salas, *Orthographe 1er, roi sans fautes* (Seuil (Petit Point), 1992). Dans ce texte en effet, dont la frêle trame narrative repose sur l'action quotidienne engagée par Orthographe 1^{er} pour « simplifier, améliorer et rendre beaucoup plus gaies la grammaire et l'orthographe de son peuple bien-aimé », sont recensés et explicités sur la base d'une double définition (l'une sérieuse, l'autre fantaisiste) les mots les plus « créatifs » rencontrés au fil de l'histoire. Ce faisant, le linguiste en herbe est invité à « bien accoutumer [ses] yeux – et surtout [ses] oreilles ! – à mieux lire, et relire » [références non paginées].

24. *Ridiculum Vitae*, respectivement p. 160, 165 et 163. Le dernier exemple montre la surenchère inventive que permet en outre, greffé sur le patron latin et se surajoutant à la « fonction poétique » du langage, ce nouveau recours à l'intertextualité – l'hommage, par extrapolation, à R. Queneau venant ici comme couronner et parachever le double travail des sonorités.

25. M. FOUCAULT, *Histoire de la sexualité* (2. *L'Usage des plaisirs*), Gallimard, 1994-1997, introduction (note 1), p. 13.

AUTEUR

MAGALI SOULATGES

Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse
magali.soulatges@univ-avignon.fr